

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 5

Artikel: À propos des manœuvres du 1er corps d'armée en 1955 : introduction à une conférence présentée aux sociétés d'officiers de Lausanne et de Genève
Autor: Gonard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342732>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos des manœuvres du 1^{er} corps d'armée en 1955

(Introduction à une conférence présentée aux sociétés d'officiers de Lausanne et de Genève.)

Le but connu des manœuvres est de former les commandants et les EM supérieurs pour la conduite des grandes unités, sous le contrôle impitoyable qu'est celui de l'exécution par les troupes.

Si j'aborde cette question, c'est qu'à mon avis, compte tenu de l'échelon engagé et du volume en quelque sorte de l'exercice, les principes qui doivent présider à son organisation sont les mêmes, qu'il s'agisse d'opposer deux unités d'armée ou deux bataillons. Je saisis donc l'occasion d'exposer mes vues personnelles sur l'organisation des exercices de conduite des troupes, comptant que chacun pourra transposer ces notions à l'échelon qui le concerne. Ne craignez pas que je commente des dispositions réglementaires que vous connaissez tous aussi bien que moi. Mon projet est au contraire d'attirer votre attention sur quelques notions, à mon avis essentielles, qui sont davantage le fruit d'expériences personnelles, sans avoir la prétention d'être originales.

Ces notions dont je souhaite vous entretenir sont au nombre de quatre :

- celle de la durée, qui doit être longue, et de la continuité,
- celle de l'espace, qui doit être vaste, mais meublé d'incertitude,
- celle de la mission, qui doit être largement formulée pour offrir le choix de plusieurs solutions,
- celle de la non-intervention de la direction, qui doit s'adapter aux situations successives.

J'y ajouterai quelques considérations sur la nécessité de tels exercices à l'échelon des grandes unités.

DURÉE ET CONTINUITÉ

Les manœuvres (ou exercices) doivent avoir une certaine durée. Les occasions qu'un chef a de conduire sa troupe avec tous ses moyens propres, éventuellement renforcés par ceux de l'échelon supérieur (par exemple des compagnies régimentaires) sont rares. C'est mal utiliser pour l'instruction tout l'appareil mis en marche et ne pas en tirer tout le rendement possible que d'achever l'exercice au moment où la première décision du chef va l'amener sur l'objectif ou à sa proximité. Souvent, parce que la durée prévue est trop brève, les exercices se résument en une mise en marche et la prise d'un premier contact. Il faut au contraire que, sur la base d'une nouvelle situation née de sa première décision et peut-être de l'intervention de l'ennemi, le chef ait l'occasion de prendre une deuxième décision d'ensemble et ainsi de suite. La deuxième décision à prendre sur la base des événements survenus au cours d'une première phase est toujours beaucoup plus instructive que la première qui, elle, résulte d'une situation initiale préfabriquée et de prévisions quant à la mission possible, auxquelles on a tout le loisir de réfléchir à l'avance en recherchant, c'est humain, des solutions d'école ou en fouillant ses souvenirs militaires. Combien souvent ne prive-t-on pas les exécutants d'excellentes occasions de s'exercer, en mettant prématurément fin à une manœuvre à peine amorcée.

Qu'un exercice de combat, avec ou sans tir, dure deux ou trois heures seulement, c'est parfaitement juste, car le but poursuivi est tout autre et tout l'intérêt se porte sur la troupe qui doit s'entraîner à une activité déterminée : occupation d'une base de départ, déclenchement d'une attaque, défense d'un point d'appui, repli d'un secteur dans l'autre, sûreté d'un dispositif.

Dans les exercices de conduite, au contraire, ce qu'il faudra faire n'est pas prescrit à l'avance comme le déroulement rigide d'un exercice de combat. L'activité résultera de la mission, bien entendu, mais tout autant du développement de

la situation qu'on peut comparer à un bouillon de culture avec ses bacilles, virus, vitamines, toxines et antitoxines, auquel il faut laisser le temps de fermenter pour qu'il devienne nocif comme l'est la guerre. Combien ai-je suivi de manœuvres et d'exercices sur lesquels on versait de l'eau au lieu d'y jeter de l'huile. Pour qu'une manœuvre soit instructive, il faut que cela flambe, mais il y a tant de gens qui ont peur du feu. Une manœuvre doit donc mûrir, c'est un processus qui a son commencement, son apogée et son achèvement qui seul dira si elle a été bien conçue, ordonnée et exécutée. Il faut lui laisser le temps de parfaire sa maturation et non pas la faire avorter avant terme. Une manœuvre, pour atteindre son but, doit durer suffisamment.

Si une manœuvre doit durer, il faut que cette durée soit continue sans quoi elle n'est qu'illusoire. Fort souvent, les exercices sont artificiellement — parce qu'à l'avance — découpés en phases, toujours plus brèves du reste que les pronostics de la direction, les phases successives étant séparées par des interruptions destinées à « reposer les troupes » et à « remettre de l'ordre » dans le dispositif des partis. Si j'ai parlé tout à l'heure du processus nécessaire et progressif d'une fermentation, en interrompant l'exercice, c'est la fermentation qu'on arrête brutalement pour la relancer plus tard tout aussi artificiellement. Si nos vigneronns soignaient de la sorte leur récolte, quel vin tirerions-nous au guillon ? Comme on casse un vin, on peut casser une manœuvre en l'interrompant. Le collage plus ou moins réussi qui suivra ne laisse à personne d'illusions. Le charme est rompu. On repart à zéro d'une situation initiale nouvelle plus ou moins préfabriquée elle aussi, comme l'était la première avec tous ses inconvénients et les occasions instructives, avec toute la fraîcheur de leur imprévu, s'en vont à vau-l'eau.

Certes, si la troupe est trempée par un froid temps d'automne ou de printemps tardif, une interruption est indiquée, mais assez longue alors pour que nos hommes aient le temps de sécher leur uniforme et non pas seulement l'espoir de le

pouvoir faire. Les intempéries m'ont dicté cette décision aux manœuvres de 1954. Si une manœuvre s'étend d'une semaine à l'autre, il est bien entendu que le repos du dimanche doit être observé. Mais ce sont à mes yeux les seuls motifs valables d'une interruption, d'autant moins indiquée que la durée prévue d'un exercice, dans son ensemble, sera courte.

L'argument de laisser les troupes se reposer est à mes yeux indéfendable. Il faut qu'un exercice de ce genre — ils sont rares — soit une épreuve physique et d'endurance, combien lointaine encore de ce que la guerre exigera. Il faut avoir le courage de demander cet effort, dont chacun se vantera du reste, en récriminant bien entendu, dès qu'il sera rendu à la vie civile. Du reste, pour qui observe le détail de quelques scènes de manœuvres, combien nombreux sont les exécutants qui savent trouver le moment de la détente, du soleil au soleil ou à l'ombre d'un bois selon la saison. Tant que de ce fait une mission, un ordre précis ne sont pas enfreints, ce spectacle fréquent ne m'a jamais choqué, bien certain que je suis qu'à la guerre il n'en sera pas autrement. Admettre que le repos s'organise spontanément à l'échelon de l'individu n'est pas un leurre, car le rythme toujours variable d'une manœuvre y conduit assez naturellement.

La masse des exécutants n'a pas vingt-huit ans, un âge auquel le jeune homme doit encore avoir le bonheur de savoir jouir d'une nuit blanche aux étoiles, ou la supporter allégrement, alors que plus tard ce sont les soucis qui le tenailleront qui en seront la cause.

Un contrôle, et même rigoureux, s'impose à l'égard d'une seule catégorie de soldats : les chauffeurs, pour toutes les raisons que vous savez. A leur égard, la direction doit savoir apprécier assez tôt la limite à ne pas dépasser et donner, dans le cadre de la manœuvre, des ordres dont le but final, mais indirect, sera d'éviter les accidents dus à une fatigue excessive. Quant aux aviateurs, les dangers certains qu'ils courent leur valent leurs propres mesures de police, de telle sorte qu'un directeur n'a pas à s'en préoccuper. S'ils se lèvent souvent

tôt, la nuit et le plafond bas sont les bienveillants complices de leur repos et sommeil.

Il est une gent pour laquelle par contre le repos est néfaste. C'est celle des EM et surtout des EM supérieurs. Il est juste de relever que leur repos, lors d'une interruption, est toujours plus court que celui des troupes. Lorsqu'un EM, réveillé brutalement après un sommeil de quelques heures, reprend son activité, bien que chacun se déclare avec bonne humeur revigoré, l'appareil, comme grippé, ne marche un certain temps que par à-coups. Un EM, je l'ai bien souvent observé, est un instrument aux multiples rouages qui fonctionne mieux et rend davantage si le moteur ne cale jamais, quitte à tourner un temps au ralenti pour garder la température favorable aux reprises immédiates. Cette seule constatation déjà recommande le système des relèves continues et la journée de 24 heures. Sinon, le démarrage initial peut bien être brillant, mais l'allure fléchit infailliblement avec le rendement, et sur les routes c'est l'embouteillage. Nos EM, précieux collaborateurs, présument souvent trop de leur résistance et c'est la troupe qui en pâtit. S'ils savent que l'effort à fournir se prolongera sans césure, la sagesse leur conseillera cette organisation interne du repos qu'une ardeur irréfléchie au travail tend à leur faire mésestimer. Lorsque quelques officiers viennent reprendre leur place dans un organisme qui n'a pas cessé de travailler, ils s'intègrent à nouveau sans heurts dans le mécanisme en mouvement qui les entraîne lui-même sans qu'ils s'en aperçoivent. Interrompre ou raccourcir des manœuvres, c'est priver injustement les EM en particulier du bénéfice du rodage et des efforts accomplis, rodage si manifestement efficace après quelques jours d'entraînement déjà.

Mais il faut « remettre de l'ordre » dans les dispositifs, tel est un motif, je voudrais dire une excuse, fréquemment invoqué pour justifier des interruptions d'exercices. Comme si la guerre ne pouvait se faire que dans le cadre d'un ordre de bataille impeccable et réglementaire et devait cesser dès qu'il est dérangé. Comme si la bataille se laissait découper en tranches

avec des reprises simultanées de part et d'autre, au coup de clairon ou de téléphone. Rien n'est plus artificiel, ni psychologiquement plus faux que de séparer des gens qu'on a lancés les uns sur les autres pour qu'ils s'empoignent au moment, dont ils se réjouissent du reste, où ils vont enfin pouvoir le faire. Je ne prône pas ici le corps à corps, interdit à juste titre. Je me place, au contraire, à l'échelon du chef qui va cueillir le fruit ou la sanction de sa manœuvre et dont on l'en prive ou la lui épargne.

Pour faire face à la situation, c'est précisément à ce moment qu'il devra faire preuve d'initiative, faire flèche de tout bois, prendre et engager tout ce qui lui tombe sous la main au mépris parfois des subordinations réglementaires. C'est le priver de cette occasion rare de disposer en pleine crise que de jeter dans le feu de l'action la douche froide de l'interruption. L'arbitrage local est pourtant sur place qui doit assurer la nécessaire discipline des combats de temps de paix. Je ne méconnaiss pas que de telles situations ne peuvent se prolonger éternellement et que le moment vient toujours où il faut y mettre fin pour ne pas tomber dans l'invraisemblance plus grave encore. Mais je m'élève contre l'habitude trop répandue d'interrompre trop tôt, par crainte de confusion à venir, des combats où ne règne aucun désordre, sous le prétexte d'en remettre. Car un certain enchevêtrement, des combats simultanés dans la profondeur d'un dispositif, ne sont pas une marque de désordre mais bien l'image de la guerre et les interrompre trop tôt, c'est priver troupes et chefs d'une expérience, à laquelle il manque certes l'élément décisif du feu, mais qui, à cette réserve près, est la leçon par l'image la plus frappante de ce que peut être un engagement moderne.

UN ESPACE VASTE ET MEUBLÉ D'INCERTITUDE

Le goût de l'initiative que nous entendons développer chez nos subordonnés a besoin pour s'épanouir, d'espace vital. Le chef, pour disposer librement, doit avoir le champ libre

et les coudées franches. Il faut aux combattants un ring à leur mesure, c'est-à-dire adapté à la masse des corps de troupe engagés, à leur vitesse propre, à la portée de leurs armes, sans omettre qu'à cet égard l'exploration bien agencée est, elle aussi, une arme redoutable.

Il faut donc, pour de tels exercices, de vastes espaces, libres dans le plus grand nombre de directions possibles et non pas seulement sur la droite la plus courte que l'on puisse tirer entre les bases de départ des adversaires. A l'échelon du CA, il faut à mon avis au début au moins 50 km. entre les éléments les plus rapprochés et plus de 100 km. entre les troupes combattantes les plus éloignées au départ.

Pour que cet espace ne soit pas illusion, les deux partis doivent pouvoir s'y mouvoir librement, même contre le gré de la direction ou tout au moins son attente. Il faut donc éviter à tout prix le double encadrement par des troupes supposées qui crée en quelque sorte un couloir, une piste sur laquelle seule la vitesse peut se manifester, mais en tout cas pas l'imagination, car elle canalise les idées et les réflexions, comme les œillères font d'un cheval une mécanique. Il faut même éviter le contact latéral avec une seule formation amie parallèle et supposée, car le voisin, qui lui est réel, tendra toujours à loucher de ce côté, ce qui n'est ni seyant ni propre à émoustiller suffisamment la substance grise.

C'est donc à la périphérie de cet espace largement mesuré qu'il faut dessiner la situation et situer les troupes supposées, pions fictifs, animés avec modération par la direction pour faire luire l'espoir ou pointer la menace au ciel des batailles, en annonçant Grouchy ou Blücher.

Parce que ce vaste espace où vont se mesurer les adversaires est matériellement vide au début, il doit être meublé d'incertitude et peuplé de mystère, car l'ennemi peut s'y engouffrer toutes portes ouvertes et même y descendre du ciel. Cette ambiance d'insécurité qui, suivant les natures, les excite ou les paralyse, parce qu'elle est l'une des dominantes à la guerre, est le condiment, le piment indispensable pour qu'une situation

quelconque ait ce parfum de réalité qui crée l'atmosphère, provoque l'audace ou dévoile le timoré. Les thèmes fades appellent infailliblement les manœuvres ennuyeuses.

Puis, lorsque les ennemis au contact tourbillonneront dans l'espace qui leur était réservé et qu'ils occupent maintenant, c'est alors par la bande, à la périphérie même lointaine du tournoi, que doivent apparaître les symptômes supposés ou réels d'une modification de la situation, susceptible de relancer la manœuvre dans une direction toute nouvelle. Ces symptômes peuvent être furtifs et passagers quoique inquiétants tout de même, ou alors prendre corps et volume à la vitesse d'un champignon atomique. La direction dispose toujours, parce que rien ne la lie que la vraisemblance, de nombreux moyens d'action qu'elle peut à loisir nuancer, affadir ou colorer pour entretenir la manœuvre et le rythme de ses pulsations.

Car la manœuvre est exigeante, vorace même, il lui faut des aliments qu'elle consomme parfois plus rapidement que la direction ne le souhaiterait. Mais à leur tour, de la qualité, du dosage parfaitement exact de cet aliment qu'est le bulletin de renseignement par exemple, dépendent dans une large mesure l'intérêt d'une situation et les réactions créatrices, ou alors seulement administratives, des exécutants.

Or, une situation initiale rigide, dominée par le double ou simple encadrement d'un dispositif que j'ai proscrit tout à l'heure, ou une situation ultérieure qui, selon un processus plus ou moins rapide, se fige et se paralyse parce que personne ne sait plus ni comment l'animer, sont le signal infaillible de ces fins de manœuvres prématurées ou précipitées dont vous avez peut-être vu parfois comme moi le discret ensevelissement et entendu l'oraison funèbre sobre et brève, parce qu'il n'y avait vraiment rien à dire du *de cuius* et qu'il n'est pas de bon ton de parler du médecin traitant, en l'occurrence de la direction.

L'art de la direction est précisément d'agir à temps pour entretenir la vie aisément défaillante de la manœuvre, ceci malgré la famille qui guette parfois avec impatience son trépas.

L'indice certain qui l'annonce c'est la rigidité progressive des attitudes ou, si vous le voulez bien, la stabilisation des dispositifs. Lorsqu'elle se manifeste et menace de se prolonger, l'heure est venue d'administrer les remèdes qui rendront à la situation sa fluidité et le caractère mouvant, seuls susceptibles de mettre chefs et troupes en face de problèmes ou d'ordres à exécuter instructifs et intéressants à la fois.

LA MISSION LARGEMENT FORMULÉE

La mission doit être formulée en fonction de l'espace disponible et inciter celui qui la reçoit à le fouiller et à l'utiliser, sinon l'occuper dans toute sa largeur et sa profondeur. Elle doit d'autre part laisser à l'exécutant le choix entre différentes solutions admissibles. Il lui appartient de trouver si possible la meilleure.

Le libellé de cette mission a donc une grande importance. Tout d'abord, il faut qu'il oblige le chef de parti à considérer l'ensemble de l'espace dont il dispose et qu'il ne limite pas d'emblée ses vues, ou concentre son attention au seul voisinage immédiat du lopin de terre où il est momentanément installé ou arrivé. Il faut au contraire attirer son esprit aux confins, à la périphérie même du territoire réservé. Trop souvent les missions sont étriquées, tel un habit taillé trop court, parfois dans le très secret espoir de tenir bien en laisse cette opération et d'éviter à tout prix que la direction ne puisse être prise de court. Cet habit mal taillé, il gêne aux entournures et celui auquel on l'endosse comme une camisole de force — est-ce le témoignage d'une intention ? — s'y trouve mal à l'aise et parfois ridicule. Alors, que fait-il ? Il limite les mouvements pour diminuer la gêne ou fait sauter les coutures et c'est le drame des missions dépassées, parce qu'elles étaient trop courtes.

Trop souvent, en effet, la manie méthodique des objectifs successifs et trop rapprochés par exemple agit comme un coup de frein, ruine l'esprit d'entreprise et fait du commandant

un fonctionnaire qui n'a plus qu'à appliquer ce règlement qu'est devenue pour lui la mission.

Vous savez tous que le but à atteindre doit être prescrit, jamais la façon d'y parvenir, le « comment ? ». Proscrire ce « comment », la recette la meilleure aux yeux du supérieur, mais pas nécessairement à ceux du subordonné, c'est donner libre jeu à l'imagination créatrice de ce dernier et lui laisser le choix de la solution, entre plusieurs qu'il compare. Dès lors, il en est seul responsable, tandis qu'autrement on instaure un système de responsabilité partagée et donc limitée, absolument contraire à la notion pure du commandement, parce qu'elle est voisine de la conception de l'assurance qui couvre les risques alors qu'il s'agit d'en prendre.

La mission doit donc être l'agent moteur qui anime le tout et pour cela elle ne doit pas s'accrocher à chaque monticule ou coin de bois, venir heurter sur chaque ruisseau. Ne farcissez donc pas le texte des missions que vous formulez d'une foule d'indications topographiques mineures qui l'assassinent. Délivrez-vous de l'hypnose géographique, car en finale, ce qu'il s'agit de faire c'est de battre l'ennemi. Où ? c'est en somme souverainement indifférent.

Permettez-moi ici de rappeler succinctement la mission que le maréchal Joffre, après la victoire de la Marne, a donnée aux armées françaises pour la « Course à la mer », manœuvre ininterrompue qui devait durer six semaines et s'étendre de cette rivière à la Manche sur 300 km.

« Il s'agit, en s'élevant progressivement vers le Nord, de rechercher constamment l'aile ennemie pour l'envelopper. »

Il ne s'y trouve aucun autre point d'accrochage pour la pensée que cette unique direction astrale qui fait songer au voyage des Rois mages et à l'étoile qui les guidait.

Libérée de ce fatras de manuel-atlas, si son style est sobre, frappant si possible, si elle se limite à l'énoncé de l'action principale après lequel on se hâte de mettre le point final,

la mission devient enfin ce qu'elle doit être : une pensée, non plus une recette.

Vous aurez eu du plaisir à la formuler, ce sera un plaisir de l'exécuter.

LA DIRECTION N'INTERVIENT PAS, MAIS S'ADAPTE

La direction intervient nécessairement de temps en temps pour relancer la manœuvre, mais très sobrement. C'est à cette seule fin qu'elle doit manifester son existence et ceci de façon parcimonieuse à de grands intervalles. Pour les manœuvres de CA, où la direction joue le rôle de CA bleu et rouge, une nouvelle mission par 24 heures correspond à une cadence d'intervention normale, quoique déjà plutôt rapide.

Après quoi, la direction doit se retirer sur l'Olympe d'où elle observera, avec le plus grand détachement, le déroulement des événements qu'elle a provoqués. Mais pourtant, à quelles tentations ne faut-il pas résister ! Ici des retards dans la mise en mouvement, susceptibles de renverser la situation prévue à l'arrivée sur les objectifs. Là, c'est l'axe même de l'action qui est dangereusement dévié ; les adversaires se rencontreront-ils encore, ou faut-il s'attendre à un chassé-croisé ? Il faut parfois se faire violence.

Mais le but de l'espace concédé, des missions largement consenties n'est-il pas le « laisser aller » et « laisser faire » ? Une intervention dans le libre jeu voulu des forces déchaînées ne peut aller qu'à contresens et le brider, plus, le fausser.

Il existe pourtant un moyen de s'affranchir de cette tentation : c'est de se livrer à quelques réflexions préventives qui devraient nous convaincre de deux choses.

La première est que ces manifestations d'indépendance intellectuelle sont réjouissantes et parfaitement normales. L'esprit humain est heureusement assez divers pour réserver des surprises. Pour m'en convaincre, après avoir analysé toutes les solutions possibles aux propres thèmes que j'élabore, je procède encore toujours à une vérification supplémentaire

par le moyen d'un « Kriegspiel » dans lequel deux équipes d'officiers d'EMG, prenant le rôle des commandants et des chefs d'EM des partis, m'apportent leurs propres solutions, toujours différentes des miennes. Le thème est alors ajusté en fonction du nouvel aspect qu'il révèle. Et pourtant, lorsqu'il est remis en pâture aux commandants de partis réels, lors des manœuvres, les décisions prises sont parfois propres à démentir les analyses préliminaires les plus fouillées et placent la direction réellement devant un fait nouveau. Tout comme il ne conviendrait guère de substituer une photo en uniforme gris vert à celle d'une tenue de 1870 dans le cadre d'ébène ovale qu'affectionnait la génération de nos grands-parents, il serait vain de vouloir de force faire entrer ce fait nouveau dans le cadre dès lors désuet de la manœuvre telle qu'elle était initialement prévue ; il faut au contraire lui construire en toute hâte, mais soigneusement, un cadre, une situation convenant au nouveau style imaginé par l'exécutant et dès lors refondre les textes préparés.

Donc, il faut être bien convaincu à l'avance, et c'est le second point, que le devoir de la direction est de s'adapter aux situations successives qui naissent de ses propres ordres. Le rôle de la direction doit être beaucoup plus nuancé et subtil qu'on ne l'imagine parfois, puisqu'il lui faut largement tenir compte tout au long de l'exercice des réactions des exécutants et non pas de ses seules idées préconçues, si elle veut vraiment respecter dans toute la mesure du possible le libre arbitre qu'elle entend développer. Entraînement excellent du reste pour le directeur et son EM devenus momentanément acteurs eux-mêmes puisqu'ils doivent rapidement prendre et donner des décisions et des ordres. Seule solution logique, pensez-vous. Certes, mais l'expérience montre pourtant combien souvent la tendance prédomine de faire exécuter à tout prix sa propre manœuvre sans admettre qu'il puisse y en avoir une autre pour exécuter la mission, seul critère pourtant qui permette de juger de la valeur d'une idée.

Telles sont les raisons pour lesquelles les thèmes doivent

être construits sur la base de ces notions de durée, d'espace et de mission — idée affranchie des ventouses géographiques qui brisent l'essor de la pensée, et avec la volonté d'enregistrer le déroulement même des opérations avec une certaine philosophie.

NÉCESSITÉ DES MANŒUVRES

L'opportunité même de faire des manœuvres de corps d'armée a été discutée l'an passé dans l'opinion et la presse. Cette discussion a reçu parfois une teinte de démagogie facile, assez déplaisante pour un sujet touchant de si près à notre préparation à la guerre. On a invoqué les marches et contre-marches des troupes, par les intempéries ou le froid, afin que les colonels puissent s'exercer. On a prétendu que, pour la formation des cadres et des EM supérieurs, des exercices de cadres seraient amplement suffisants, en ignorant volontairement que le seul arbitrage vraiment efficace est l'exécution par la troupe. En effet, seule sa participation peut donner une image réelle des délais nécessaires et faire apparaître les nombreuses frictions imprévisibles que provoquent la mise en marche et l'engagement effectif de formations nombreuses. On s'est plaint, avec plus de raison, que les manœuvres à grande échelle obligeaient à sacrifier des jours précieux pour l'instruction de détail.

Il est certain qu'il faut trouver ici le compromis d'un juste équilibre, mais il ne servirait à rien que nos petites formations soient bien instruites si la collaboration inter-armes, qui ne peut se faire avec fruit qu'à partir des échelons moyens, et si l'entraînement de nos grandes unités étaient déficients.

La Commission de défense nationale s'est préoccupée de cette question et l'a examinée de façon approfondie. Elle a reconnu la nécessité impérieuse de laisser suffisamment de temps pour l'instruction de l'unité et du combat inter-armes, mais aussi, et à l'unanimité, la nécessité tout aussi impérieuse d'exercer nos troupes à l'échelon le plus élevé. Ces discussions

ont abouti à l'adoption d'un cycle de quatre types de CR, donc de quatre ans au lieu de trois, dans un système qui tient davantage compte que par le passé des besoins de l'unité, mais sans renoncer aux manœuvres de CA auxquelles chaque UA ne participera plus que tous les quatre ans au lieu de trois comme jusqu'ici.

Toutefois, constatons qu'avec le système ternaire que nous avons connu jusqu'ici, un commandant d'UA (et son EM) n'avait pratiquement la possibilité de conduire sa propre unité d'armée que trois à quatre jours en trois ans et que nous avons ainsi la prétention de former réellement le commandement supérieur dans l'exercice pratique de sa fonction essentielle, 24 heures par an. A l'étranger, les exercices à l'échelon supérieur durent de trois à six semaines consécutives. Si nous ne pouvons avoir de loin la prétention d'en faire autant, il serait inadmissible de diminuer encore d'un quart la modeste part qui revient en propre au commandant de division et de brigade. C'est pourquoi, avec un rythme ralenti, les manœuvres devront durer, à mon avis, plus longtemps, sans diminuer en rien le temps prévu pour l'unité.

Si vous voulez bien vous rappeler les arguments que j'ai invoqués tout à l'heure pour que les exercices aient une certaine durée, vous comprendrez ma conviction que des manœuvres de CA plus longues seront un bénéfice pour tous ceux qui y participeront. Si elles durent une semaine, la quote-part du commandant d'unité d'armée sera relevée à la moyenne d'environ deux jours par an, au lieu d'un, ce qu'il serait difficile d'estimer exagéré ; car si la conduite de la compagnie est devenue plus compliquée avec une gamme d'armement beaucoup plus fournie, celle de l'UA, pour les mêmes raisons et de plus par suite de la motorisation, n'est certainement pas devenue, elle, plus simple ou plus aisée.

C'est ce que pensait déjà au début du XVIII^e siècle, le Maréchal de Saxe, le vainqueur de Fontenoy, lorsqu'il écrivait les lignes que je vais lire en conclusion de ce que j'ai cru pouvoir vous dire au sujet de la formation des chefs ; n'oubliez

pas en l'entendant que c'est l'époque des formations rigides et de l'ordre oblique :

D'où vient qu'un bon général est un être rare ?

C'est que très peu de gens s'occupent des grandes parties de la guerre, que les officiers passent leur vie à faire exercer des troupes et croient que l'art militaire consiste en cette seule partie.

Lorsqu'ils parviennent au commandement des armées, ils y sont tout neufs et faute de savoir ce qu'il faut, ils font ce qu'ils savent.

Colonel cdt. de corps GONARD

La « Revue militaire suisse » vue de France

Le général J. Revol collabore depuis 37 ans à notre revue, comme il le rappelle au début de l'article qu'on va lire. Sa culture étendue lui permet d'aborder les thèmes les plus divers, historiques ou actuels, auxquels un style concis, limpide et des idées très personnelles confèrent une séduisante originalité. Grâce à lui, nos officiers se familiarisent avec les problèmes, toujours renouvelés, qui préoccupent nos camarades français, et qui sont souvent aussi les nôtres.

A l'occasion du centenaire de la *Revue militaire suisse*, nous remercions le général J. Revol de son fidèle attachement à notre journal, sans oublier la mémoire de nos anciens collaborateurs, les généraux Clément-Grandcourt, Grasset, Debeney, Rouquerol, le lieutenant-colonel E. Mayer, ni notre dévoué chroniqueur actuel, le lieutenant-colonel Perret-Gentil. (Réd.)

En 1919, quand le général Buat, chef d'état-major de l'armée, me proposa de succéder au lieutenant-colonel Emile Mayer dans la rédaction de la chronique française à la *Revue militaire suisse* que dirigeait le colonel Feyler, j'acceptais sans témoigner de la moindre hésitation. Il y avait bien quelque témérité de ma part à prendre la place d'un chroniqueur dont la vigueur